

Stamm und Macht

Die arabischen Stämme des 2. und 3. Jahrhundert der Hidschra

Forschungsberichte
Rapports de recherche

Stamm und Staat werden häufig als zwei unterschiedliche Prinzipien zur Organisation von Gesellschaft beschrieben. Ihr Nebeneinander verläuft in der Regel nicht konfliktfrei, sondern ist mit Spannungen verbunden, deren Lösung vom Kräfteverhältnis der beteiligten Gruppierungen abhängt.

Eine solche Situation lässt sich nicht erst für heutige Stämme beobachten, sondern schon in der Frühzeit islamischer Herrschaft. Mit der Einbindung der arabischen Stämme in die Umma war deren Eigenständigkeit keineswegs beendet; politische Loyalitäten standen – unabhängig von der herrschenden Dynastie – vielmehr weiterhin in engem Zusammenhang mit Partikularinteressen einzelner Stammesführer und tribaler Gruppierungen.

Bisherige Studien zu dieser Thematik haben sich darauf konzentriert, die Rolle von Qais und Yaman zu beleuchten, zwei Stammeskonföderationen, deren Antagonismus das politische Geschehen der Umajjadenzeit entscheidend mitbestimmt habe. Bei näherem Hinsehen erweist sich dieser Antagonismus jedoch als ein problematisches Konstrukt, das zwar die Selbstwahrnehmung der Stämme in Teilen widerspiegelt, zur Beschreibung ihres tatsächlichen Verhaltens aber nur bedingt tauglich ist.

Um dieses Wahrnehmungsmuster zu hinterfragen, wurden in der vorliegenden Untersuchung sämtliche Quellenbelege unberücksichtigt gelassen, in denen Verhaltensweisen pauschal mit dem Konflikt zwischen Qais und Yaman erklärt werden, ohne dass sich für diese Zuschreibung nähere Anhaltspunkte finden. Stattdessen wurde – angefangen mit der Ermordung al-Walids II. – überprüft, wie Familienangehörige und Stammesbrüder im Konfliktfall tatsächlich miteinander umgingen. Ein besonderes Augenmerk galt dabei der Frage, inwieweit das je-

weilige Verhalten durch jenseits verwandtschaftlicher Bande liegende Ursachen motiviert gewesen sein könnte. Hierbei zeigt sich, dass unbedingte Loyalität nur im allerengsten Familienkreis zu finden war. Schon auf den Onkel oder Cousin väterlicherseits war nicht in jedem Fall Verlass. Auf der Stammesebene lassen sich Zusammenschlüsse dreier verschiedener Grössenordnungen feststellen.

Die Kerneinheiten wurden aus Gruppen gebildet, deren Zahl 40 Mann kaum überstieg. Sie lebten zusammen an einem Ort. Die nächst höhere Ebene bestand aus Einheiten von etwa 300 Mann. Diese Einheiten unterstanden einem gemeinsamen Stammesführer, der sich im Konfliktfall normalerweise auf ihre Loyalität verlassen konnte. Ganz anders die dritte Ebene tribaler Zusammenschlüsse: hier finden wir Gruppierungen von bis zu 5000 Mann Stärke, die jedoch verschiedenen Stammesführern unterstanden. Deren Unterstützung war keineswegs gewiss, sondern musste von Fall zu Fall erbeten werden.

Die Entscheidung über eine Kooperation fiel in Abhängigkeit von den Eigeninteressen der Beteiligten; sie konnte auch mitten im Konflikt revidiert werden, wenn es einer der Gruppen opportun schien. Die Zugehörigkeit zu Qais oder Yaman hingegen scheint für das Bündnisverhalten nicht relevant gewesen zu sein; es lässt sich jedenfalls keine signifikant höhere Zahl von Bündnissen innerhalb der eigenen Konföderation feststellen.

Die Zweiteilung des arabischen Stammsystems war daher kaum von praktischer Bedeutung. Wir sollten sie statt dessen als eine Konstruktion von Wirklichkeit betrachten, als Ausdruck einer spezifischen Sicht, der zufolge die Welt in Polaritäten gespalten wurde. Diese Sicht lässt sich auch in anderem Kontext beobachten und ist kein Spezifikum der arabischen Welt. Der tatsächlichen Komplexität bestehender Strukturen wird sie schwerlich gerecht.

Eva Orthmann

Die Dissertation von Eva Orthmann ist 2002 im Dr. Ludwig Reichert Verlag Wiesbaden erschienen. 551 S.

Les Sahraouis

Du mouvement de libération à la société civile

Le 6 septembre 1991, le cessez-le-feu a été mis en place et le référendum devait suivre au début 1992. Comme le jour du référendum tardait à venir, l'intérêt de la population se concentra de plus en plus sur la réalisation d'institutions démocratiques dans l'état d'exil des camps de réfugiés, parmi lesquelles la mise en place d'un système judiciaire me semble particulièrement intéressant.

Le Congrès général du Polisario de 1995 représentait un pas important pour la réalisation d'institutions démocratiques. 1700 délégués – dont un tiers de femmes et de nombreux jeunes – discutaient publiquement et d'une manière controversée les principes de l'état sahraoui. La nouvelle constitution de 1995 retient le principe de la séparation des pouvoirs (art. 2), définit les droits fondamentaux et garantit la liberté d'expression (art. 24), formant ainsi un cadre de référence bien défini pour la jurisprudence.

Un système judiciaire

Par le combat pour l'indépendance et le temps passé dans les camps de réfugiés, l'importance de l'organisation sociale traditionnelle par tribus et classes d'âge s'est estompée et ce brassage social a permis de mettre en place de nouvelles structures et permis de nouvelles idées. Une génération de jeunes intellectuels sahraouis s'est formée et demande de participer activement à la construction de la nouvelle société. Ainsi, de jeunes juristes, de retour aux camps après des études à l'étranger, travaillaient dans le cadre de l'Union Nationale des Juristes et en coopération avec les institutions de la RASD (République arabe sahraoui démocratique) à la mise en place d'un système judiciaire moderne qui réponde aux exigences internationales des droits de l'homme. Aujourd'hui, la

liste des réalisations est impressionnante: des tribunaux de première instance, une cour d'appel – instrument important d'un état démocratique –, une cour suprême, le poste d'un procureur général de la république et d'un juge pour mineurs ont été créés. Les chioukh (juges traditionnels) qui étaient déjà actifs au niveau local dans le cadre des comités sociaux, sont maintenant intégrés dans le nouveau système en tant que juges de paix et prêtent serment à la constitution.

En voie de démocratisation

Mais pour pouvoir profiter du système judiciaire, la population doit connaître ses droits. C'est pourquoi, depuis 2002, le Premier Ministre publie régulièrement un bulletin officiel diffusé très largement, dans lequel sont publiées toutes les nouvelles lois et ordonnances.

Il me semble que les sahraouis se soient engagés dans une voie intéressante et qu'ils aient su profiter des longues années d'exil pour établir les institutions d'un état démocratique. Peut-être bien qu'Ismaïl Sayeh eût raison quand il disait que les sahraouis avaient été forcés d'opter pour une politique d'émancipation sociale: «La guerre de libération exige à la fois une mobilisation nationale de tous et l'élévation du niveau culturel et politique des populations afin de compenser le nombre par la qualité...»

Néanmoins, pour les pays arabes et africains, c'est une évolution socio-politique plutôt rare et donc intéressante d'observer. Espérons que ces institutions démocratiques pourront continuer d'exister dans un futur état sahraoui indépendant et pas seulement dans la situation exceptionnelle de camps de réfugiés.

Elisabeth Bäschlin

Sayeh, Ismaïl, 1998: Les Sahraouis. L'Harmattan, Paris